

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

AUX ABONNÉS DE LA FAMILLE

Nous tenons à ce que chaque abonné de la *Famille* en ait la collection complète. Si tel ou tel numéro ne vous est pas parvenu, veuillez en donner avis. Si vous avez perdu quelques numéros, veuillez les faire connaître, et, si nous les avons, nous vous les enverrons gratuitement.

Plusieurs personnes n'ont pas payé leur abonnement à la *Famille* pour 1891. Elles sont priées de le faire, car la caisse est vide !

Les abonnés de la *Famille* sont priés de nous donner un coup de main. Un journal ne se propage pas de lui-même, il faut de l'annonce. Nous n'avons pas les moyens d'annoncer à grands frais sur les journaux, mais nous avons votre *langue* qui pourrait nous être d'un utile et très utile secours. Parlez de la *Famille*. Faites-en l'éloge ; exhortez vos amies à s'y abonner ; revenez plusieurs fois à la charge. Ne faites point cela pour nous faire plaisir, mais parce que vous y voyez un moyen d'empêcher le mal et de grandir le bien.

Nous envoyons gratuitement des numéros spécimens.

La deuxième année de la *Famille* commencera le 1er janvier prochain. Nous pourrions procurer à qui que ce soit tous les numéros parus depuis janvier 1891.

N. B. Les personnes que vous abonnerez maintenant pour 1892 recevront la *Famille* gratuitement, d'ici à la fin de 1891.

F. A. B.

LES ADIEUX DU MOUSSE.

A la Flotte de sa famille

PAR

James-Hallet Horsley fils de R. H. Horsley IV.

(à l'âge de 20 ans.)

— 1818 —

Adieu, mon Père ; *vénérable Navire*
Malgré son armure, malgré sa grandeur,
Il faudra bientôt lâcher ses haubans ;
Mais avant que sa coque soit démembrée, j'essaierai
De hisser le pavillon de la *reconnaissance*,
Comme gage de mon respect.

Adieu, ma Mère ; si habile parmi tous,
Qui me lança sur l'océan orageux de la vie,
Et m'équipa de la proue à la poupe ;
Puisse la Providence épargner sa charpente,
Et maintenir sa coque en ordre parfait,
Pour remarquer sa flotille.

Adieu, ma Sœur ; YACHT charmant ;
Aura-t-elle un équipage, ou non ?
Je ne saurais le prévoir, maintenant ;
Mais puisse-t-elle rencontrer un *Remorqueur*,
Avec une *soute* bien garnie de santé et d'amour,
Qui la mette à l'abri.

Adieu, George ; la *Grande Chaloupe* ;
Et toutes les *Petites Chaloupes* (1) qui flottent,
Dans la baie attrayante de HOME ;
Avant d'atteindre l'âge de mettre vos *Voiles*,
Puisse la Sagesse vous servir de *Boussole*,
Et vous guider sur votre route.

Adieu à tous sur le *ride chemin de la vie* ;
Et si l'on ne se rencontre plus, jamais,
A cause du déchaînement des tempêtes,
Quand il faudra comparaître *En-Haut*,
On se réfugiera dans le *Port de l'amour*,
Où tous ensemble, nous serons *amarrés*.

(Signé.)

JAMES HALLET HORSLEY.

(1) Voir la note de la page 691.

THE SEA BOY'S FAREWELL TO THE FAMILY FLEET.

By James-Hallet Horsley son of R. H. Horsley IV.

(When he was 20 years of age.)

Farewell to Father ;—reverend *Hulk* ;
In spite of metal, spite of bulk,
Soon must his cable slip ;
But ere he's broken up, Ill'try,
The flag of *gratitude* to fly,
In token of respect.

Farewell to Mother ; *first rate she* ;
Who *launched* me on life's stormy sea,
And rigged me fore and aft ;
May Providence her timbers spare,
And keep her hull in good repair,
To Tow the smaller craft.

Farewell to Sister ;—lovely *Yacht* ;
Whether she'll be mann'd or not,
I cannot now foresee ;
But may some ship a *Tender* prove,
Well found in stores of health and love,
And take her under lea.

Farewell to George the *Jolly Boat* ;
And all the *little Craft* a float,
In *Home's* delightful Bay ;
And ere they rive at *Sailing Age*,
May Wisdom give the *Weather Gauge*.
And guide them on their way.

Farewell to all on *Life's rough Main* ;
And if we never meet again.
Thro stress of stormy weather,
When summoned to the *Board Above*,
We'll harbour in the *Port of Love*,
And all be *moored* to gether.

Signed JAMES HALLET HORSLEY.

(1) Charlotte Janvrin Horsley, l'une des petites chaloupes dont parle ici le poète, avait alors 14 ans. Elle trouva plus tard un remorqueur dans la personne de Théophile Baillairgé, de Québec, qui eurent pour petite chaloupe G.-F. Baillairgé, ex-député-ministre des T. P., qui eut pour petite chaloupe F.-A. Baillairgé, rédacteur de la FAMILLE !

SAVOIR-FAIRE.

AYEZ SOIN DE VOS LINGES A VERRERIE

Les linges à fine tissue, servant à essuyer la porcelaine et les objets en verre, dureront bien plus longtemps si on les étend après s'en être servi sur un chevalet ou sur une corde, au lieu de les mettre quand ils sont humides, en tas sur un dressoir, ou de les accrocher sur un clou. Il vaut mieux coudre des ganses de galon à chaque coin des linges et accrocher chaque linge par la ganse de chaque coin, à deux clous dans le mur de la *dépense* ; ils sécheront plus tôt, et seront moins sujets au pourrissage et à la moisissure.

UN REMEDE CONTRE LA DIPHTÉRIE

Le journal SCIENTIFIC AMERICAN enseigne un excellent remède contre la diphtérie. Il suffira de prendre quelques oignons, de les écraser et d'en faire une espèce de cataplasme. On place le tout dans un linge en sorte de bandage, et on l'applique contre les oreilles et le cou.

Aussitôt que l'on s'aperçoit que l'oignon est déséché on le renouvelle immédiatement. Plusieurs cures ont été opérées en se servant de ce remède. Les familles où la diphtérie fait ses ravages devraient essayer ce remède qui nous semble plein de bon sens.

UTILISATION DES FEUILLES DE VIGNE.

On dit que les feuilles vertes de la vigne doivent être préférées au papier ou à toute autre chose, pour couvrir les marinades. Le *fumet* et le *piquant* du vinaigre sont mieux conservés et sont améliorés par les feuilles de vigne. Choisissez de grandes feuilles intactes et qui ne sont pas trouées ; lavez les bien nettement, mais laissez les sécher avant de vous en servir. Les feuilles devraient être changées de temps à autre.

Traduit de l'anglais pour la FAMILLE par G. F. B.

LES SERPENTS DOMESTIQUES

On élève au Brésil une espèce de serpent, la *giboia*, qui a pour mission de détruire les rats qui pullulent dans certaines contrées de ce pays.

La *giboia*, qui se vend 5 à 6 fr. pièce sur les marchés de Rio-Janeiro, est un serpent qui atteint à peine la grosseur du bras.

Tout le jour, cette bête inoffensive et paresseuse dort au pied de l'escalier de la maison, indifférente de l'endroit.

Mais à l'entrée de la nuit, elle se met en chasse, glissant, se faulant partout, se dédant comme un ressort à l'approche d'un rat, qu'elle saisit par la nuque et dont elle broie la tête et les vertèbres cervicales.

Cet animal s'attache très bien à la maison de son maître, à ce point même que si on l'éloigne de cette maison, il sait presque toujours en retrouver le chemin.

La Science en Famille.

PUBLICATION IMPORTANTE

Le Guide Français des Etats-Unis.

Cet immense travail fait beaucoup d'honneur à son auteur, M. A. Bourbonnière.

Il nous importe de savoir ce que deviennent, là-bas, nos compatriotes. Ce volume donne à leur sujet réponse à une multitude de questions.

Ceux qui ont là des parents, des amis, des connaissances, il y en a beaucoup, trouveront ce livre particulièrement intéressant.

Nous considérons que cette publication très coûteuse, mérite l'encouragement du gouvernement fédéral et du gouvernement provincial.

C'est avec plaisir que nous verrions un exemplaire de cet ouvrage dans chacune de nos maisons d'éducation.

F. A. B.

A ROME : PAR CI PAR LA

CHAPITRE SIXIEME

A midi, je dînais chez les P.P. du Saint-Sacrement avec M. de Rossi, grand archéologue, commandeur de l'ordre de St Grégoire, membre de toutes les sociétés savantes, etc, etc. Après le dîner, le P. Tenailon porta un toast aux deux invités. M. de Rossi répondit en racontant l'histoire de Ste Pétronille. Voulez vous avoir mon discours ? écoutez. Il faut savoir qu'un des Pères venait de lire une longue poésie sur les catacombes.

“ Mon révérend Père supérieur, je ne suis ni poète, ni orateur, mais je ne puis échapper aux influences littéraires, qui rayonnent actuellement dans cette salle. Le fer est lourd de sa nature ; mais mettez-le en contact avec l'aimant, il s'élève.

“ Merci de votre bonne invitation. Vous espérez, dites-vous, voir votre communauté au Canada. Déjà les voiles sont tendues de ce côté, et le vent souffle favorablement. Je souhaite que votre vaisseau aborde tout d'abord sur les aires de l'Achigan, (c'est un fleuve de cinquante pieds de large, qui traverse la ville des Laurentides) et que, s'il est nécessaire pour que vous vous y arrêtiez, vous fassiez naufrage, afin que j'aie le plaisir de vous rendre votre aimable hospitalité d'aujourd'hui.

“ Je vous remercie doublement, et voici pourquoi.

“ La terre est petite, c'est un peu que d'en faire le tour, mais l'Amérique est loin. Cependant malgré les obstacles des continents à traverser, des mers, des montagnes, une réputation sortie des catacombes est parvenue jusqu'au lointain Canada.

“ Le 14 février dernier, je devais me rendre à la Propagande, attendu que j'y étais, par l'Eminentissime Préfet. Je vis sur les journaux qu'il se donnait à la catacombe de St Venant une conférence par un archéologue éminentissime. Je me dis demain le cardinal sera encore à la Propagande ; mais l'archéologue ne sera plus à St-Venant. Je m'excusai en haut lieu.

et je me rendis à la catacombe. Je n'eus pas à le regretter ; ce que j'entendis, dépassa mon attente.

“ Mais c'est à votre politesse, mon révérend Père, que je dois de faire, non de réputation, mais *de visu*, mais dans une réunion intime, la connaissance, que je n'oublierai jamais, du commandeur de Rossi.

“ Les vers que nous venons d'entendre ont réveillé la verve de ma jeunesse. *Deus, ecce Deus !* je me sens inspiré ; mais dans une maison comme celle-ci, dans une communauté dont les membres passent huit heures devant le Saint Sacrement, sur quoi peut porter l'inspiration, sinon sur le besoin que l'on ressent de demander des prières :

Sacramenti, o salvete, domus carrissima, tuque,
Almè Pater, cui sancta movet dilectio pectus :
Pro misero qui heu ! longinquis languescit in oris
Continuas e corde preces effundite puro.

Je venais de réciter les vers que j'ai composés pour vous. Cela passait pour une improvisation. Tous m'en félicitaient. J'ai été trop lâche pour dire que je n'avais improvisé que le changement de cinq mots.

J'ai reçu, à la fois, une lettre de Mgr Labelle, qui fait fureur en France, m'annonçant qu'il sera à Rome dans le courant d'avril ; une lettre du plus fidèle et du plus aimable des des-servants ; et une troisième de vous, ma bonne mère.

Je ris quand je vous vois inquiets sur l'issue de la lutte que je mène, comme si je n'étais pas sûr de la récompense. Qu'elle tourne bien, qu'elle tourne mal, auprès de Dieu j'aurai toujours la couronne de la victoire. “ Plusieurs se défient de vous ” ; oui, tous les hommes de parti. Ils sentent par instinct que je ne leur serai jamais un instrument docile. Jamais, pour plaire à un ami, je ne ferai plier la droiture de mes principes ; tout ce que je puis faire, quand la conscience n'est pas engagée, ou que je crains un plus grand mal qui résulterait de l'action, c'est de garder le silence. Je ne suis au service ni de X, ni de Y... Malheureusement quelquefois l'es-

prit de corps fait oublier le large esprit catholique. Je suis au service de Dieu et de son Eglise. Je me dégage des intérêts, des chicanes, des rancunes, des espérances du passé ; et je porte la question purement et simplement, sur le terrain du bien qui doit résulter, pour les âmes, de la surveillance par l'Eglise sur les études universitaires, sans m'occuper d'aucun mobile d'intérêt ou d'aucun retour d'influence. Vous dites qu'il se produit un scandale. Il y a longtemps qu'il dure. Mettre le couteau dans la plaie ne fait pas de bien ; mais c'est le moyen le plus prompt d'arrêter la gangraine. Il est nécessaire que le scandale arrive pour fortifier la foi des justes. Il en a toujours été ainsi. Vous voudriez que l'ivraie fût séparée du bon grain. Vous êtes impatients comme les apôtres, la comparaison ne doit pas vous insulter. Ils voulaient arracher l'ivraie ; " Pas maintenant, répondit le Seigneur, de peur d'arracher aussi le bon grain ; mais attendez à la moisson." Il est bon que l'on reçoive de temps en temps des tapins à droite et à gauche. Cela donne de la sagesse. Il n'y a rien comme les délices de Capoue pour engendrer la mollesse, la sécurité, et préparer la perte. Vous allez dire que j'ai mis mes lunettes couleur de rose. Non. J'ai fort bien prévu l'opposition que l'on fait maintenant. Je vous en ai écrit avant d'en avoir su aucune nouvelle. Je prévois des orages encore plus forts pour l'avenir. Je vous assure que je les vois arriver, bien calme. Je puis tout en celui qui me reconforte. Seulement je demande à Dieu de me laisser sa grâce ; et je vous demande à vous de prier pour le succès de mon affaire. Soyez certains que vous priez pour un grand bien. Le bon Dieu a choisi les petits du monde pour faire des choses où les grands et les sages avaient échoué. Mon cœur déborde de joie, de sécurité et de confiance : *Adjutorium nostrum in nomine Domini!*

J.-B. PROULX, Ptre.

(A continuer)

AMOUR ET LARMES

IV

LE JOUR DES NOCES

— Silence !...dit le prêtre effrayé : Malheureuse enfant, si quelqu'un vous entendait...

Oui, quelqu'un avait entendu. La pauvre femme si malencontreusement arrêtée à la porte de la serre reçut ce coup affreux mais ne poussa pas un cri. Elle leva vers Dieu ses yeux qui semblaient en même temps pleurer et prier, et, se traînant comme un blanc fantôme le long des arbres verts, elle gagna le petit oratoire où, chaque jour, elle venait bénir et remercier Dieu.

Dans la serre le prêtre avait repris la parole :

— Vous avez eu une éducation chrétienne, Marie, elle doit être votre appui aujourd'hui. D'ailleurs, ma chère enfant, le degré de parenté, qui vous lie à M. Amédée, exige impérieusement que vous brisiez les sentiments que vous avez nourris à son égard, et que vous perdiez la mémoire d'un passé désastreux.

— Si vous saviez... comme la plaie est profonde ! dit Marie-Sophie un peu plus calme.

Le prêtre attendait.

Ah ! pauvre femme ! on le voyait bien sur son visage ; toutes les douleurs y avaient creusé leur passage.

Il se faisait dans l'âme de Marie-Sophie un violent combat. La contrainte dans laquelle elle avait tenu ses sentiments depuis quelques semaines, demandait à faire explosion. Elle sentait le besoin de dire les déchirements de son cœur, puis elle était retenue par cette crainte de la douleur qui rougit de mettre ses plaies à nu.

— Parlez, dit le prêtre, vous êtes avec un véritable ami, un père.

Elle succomba au besoin d'être plainte et consolée.

— Si je ne vous ouvre pas mon cœur, ce n'est pas la crainte qui me retient, répondit-elle d'un ton qu'elle s'efforçait d'affermir. Il me semble seulement que si je touche au mal que je ressens, la douleur va être si aiguë que je vais me mettre à pousser des cris sauvages. Voilà trois semaines que je travaille à paraître calme, pendant qu'intérieurement je n'ai pas un seul instant cessé de gémir et de crier. Depuis un an, tout ce que j'avais au cœur de jeune et de

vivant s'était tourné vers Amédée. Aucun remords, aucune anxiété n'a troublé cette affection. Je la sentais sainte, légitime et autorisée par sa mère...

Elle se cacha la figure.

— Pauvre enfant ! murmura le prêtre, pauvre enfant !

Elle reprit le parole avec une précipitation nerveuse :

J'ai laissé prendre ma vie, prendre mon âme... Après Dieu, lui ; après lui... rien.

Elle s'arrêta encore, effrayée de ses propres paroles, osant à peine lever les yeux ; elle ajouta cependant :

— C'est trop, n'est-ce pas ? L'atteinte est mortelle.

Le prêtre avait au cœur une vive peine, qu'un accent ému trahit :

— Il faut combattre, Marie, il faut oublier.

— Je l'aime, dit-elle avec un soupir et un sanglot.

C'était le devoir du prêtre de lui parler sérieusement, sévèrement, c'était un devoir sacré, impérieux, nécessaire, et aussi de la calmer, de la consoler. Il le fit :

— Ecrasez ce sentiment fatal, Marie ; sortez de votre faiblesse, soulagez-vous par des larmes, si vous pouvez pleurer, mon enfant... M'entendez-vous ? m'écoutez-vous ? Vous avez fait un grand effort en m'accordant toute votre confiance, je vois la situation mieux que vous. Oui, ma fille, soyez en sûre ; j'ai confiance dans votre courage, dans vos efforts...

Les grands yeux noirs de Marie étaient rivés sur ceux de l'abbé X*** ; sa bonté, sa sympathie avaient une vertu communicative que la pauvre créature ressentit.

Il vit la rougeur fébrile qui animait ses joues, faire place à une pâleur résultant de l'émotion ; le cœur se calmait et la raison semblait réclamer ses droits. Le prêtre en profita :

— Vous avez dit, Marie, après Dieu, lui ! Ce mot est-il vrai ? Dieu, dans votre cœur, est-il toujours le premier ?

A cette interrogation, elle reçut comme un choc violent, elle voulut balbutier quelque chose, les mots expirèrent sur ses lèvres.

— Regardez au fond, dit le prêtre ; soyez généreuse, mon enfant, osez vous juger ; que la peur et la honte soient le remède.

Elle pleurait si rarement, si difficilement... et pourtant, en face de cette vérité jusqu'alors méconnue, elle pleura.

Le prêtre dit avec émotion :

— Toutes les affections passionnées éloignent Dieu, ma pauvre

enfant ; et elles prennent sa place, la place de Dieu dans une âme ! L'âme croit de bonne foi rester pure et pieuse ; peut-être aux yeux du souverain juge, l'intention servira-t-elle d'innocence ? mais un jour ou l'autre la lumière se fait, et c'est Dieu lui-même qui souvent l'envoie par épreuve ou par châtement.

Marie-Sophie se leva humble et tremblante :

Est-ce que j'aimerais moins Dieu ?

— Allez examiner cela à la chapelle, ma chère fille ; reprit le prêtre ; dans une demi-heure j'irai vous y rejoindre, entendre votre confession, et vous bénir.

Il la regarda s'éloigner avec attendrissement. Il avait connu cette jeune fille heureuse et forte ;... pour une impression au cœur, sa vie était dévastée. En la voyant s'acheminer vers la petite chapelle de la famille, il se disait :

— Bénie soit la religion qui veille sur cette âme malade ! sans le secours divin, il ne lui resterait que le désespoir.

Marie-Sophie pénétra dans le petit oratoire ; elle aperçut une forme blanche inclinée sur un prie-Dieu ; la tête était enfoncée plutôt que posée dans les mains, et des sanglots mal étouffés retentissaient par intervalles. Malgré la clarté éteinte de ce doux lieu, un cœur de sœur ne pouvait pas s'y tromper.

Un cri s'échappa de sa poitrine et de ses lèvres ; elle s'approcha de sa créature affligée, qui, comme elle, demandait à la prière du secours. Elle écarta les beaux cheveux blonds qui lui cachaient le visage, les petites mains blanches et effilées serrées sur les yeux pour retenir les larmes, et elle prit dans ses bras, elle serra sur son cœur, elle couvrit de caresses ardentes, elle appela des plus doux noms la petite fée bien-aimée, dont, un instant auparavant, elle enviait le bonheur.

— Qu'as-tu, Annonciade ? Qui te fait pleurer un jour de fête, ma petite sœur ? Qui t'a blessée, cher ange ? Parle-moi... dis tout à celle qui t'aime, qui veut ton bonheur.

Comme un petit enfant dont le cœur se brise, Annonciade pleurait plus fort et ne répondait pas. Elle s'appuyait sur le sein qui l'avait attirée, elle se blottissait dans les bras de sa sœur, elle se laissait embrasser sans rendre les baisers, ses grands yeux bleus se levant timidement et tout noyés de larmes vers Marie-Sophie.

Celle-ci redoubla de prières et d'instances, elle fut à la fois mère et sœur, sérieuse et tendre, elle pria, supplia, gronda et enfin arracha ce cri d'enfant blessé :

— Ah ! tu l'aimais !

La foudre serait tombée aux pieds de Marie qu'elle n'eût pas été plus écrasée que par ce coup affreux. — Elle voulut se jeter aux genoux de sa sœur pour lui demander pardon d'un sentiment qui lui faisait maintenant horreur ; elle s'accusait d'avoir brisé le bonheur de cette pauvre enfant, qui lui répétait généreusement :

— Si j'avais su que tu l'aimais, Marie, je ne l'aurais jamais épousé ; pourquoi as-tu manqué de confiance en moi ?

— Pauvre douce et chère enfant ! murmurait Marie-Sophie en baisant ses beaux cheveux, ne crois plus à un sentiment mort sans retour ; tes larmes ont détruit les derniers vestiges d'une faiblesse contre laquelle mon cœur se révoltait ; sèche tes pleurs, souris comme autrefois, tout mon amour de sœur s'est réveillé pour ne plus céder la place aux affections étrangères ; remercions Dieu qui m'a envoyé la lumière et le repos sous la forme la plus chère, et qui a fait de toi mon ange sauveur.

V

FORCE D'ÂME.

Quand l'abbé X*** vint trouver Marie-Sophie, il fut frappé du changement survenu dans la jeune fille. A l'attitude affaîssée de la sœur avait succédé une tenue noble et sérieuse qui annonçait le triomphe d'un généreux sacrifice. Après s'être confessée, elle sortit avec le prêtre et lui dit :

— Ne craignez plus jamais ma faiblesse ; j'ai vu de mes propres yeux quelles en pouvaient être les terribles conséquences. Dorénavant la douleur me trouvera debout, et aucune plainte ne trahira au prochain le secret de mes combats.

— J'attendais cela de vous, ma fille, dit le prêtre avec fermeté ; la douleur est un moyen fécond entre les mains de Dieu pour éteindre les joies égoïstes et réveiller la conscience. Gardez comme un salutaire enseignement la terreur que vous ont causée les larmes de votre sœur, et soyez certaine qu'il vaut mieux pleurer et souffrir soi-même, que faire souffrir et pleurer ceux qu'on aime.

Marie-Sophie devait passer d'une expiation plus longue l'instant de faiblesse qui lui avait fait repousser la croix.

Au dîner, elle vit sur le visage d'Annonciade la trace sensible d'une douleur vainement comprimée. La jeune femme, novice dans l'art de souffrir, faiblissait à chaque instant ; des pâleurs et des rougeurs successives trahissaient ses angoisses. Pourtant la pauvre enfant faisait des efforts héroïques pour dissimuler au public l'état de son âme, mais la gaieté qu'elle affichait avait quelque chose de factice et son sourire ressemblait à ces pâles rayons de soleil qui se montrent parfois avec la pluie. Elle trouvait d'une longueur insupportable ce repas officiel où elle était le point de mire de tous les regards, de tous les hommages, ce qui lui imposait une contrainte étrangère à son caractère. Elle appelait de tous ses vœux la solitude plus en harmonie avec son affliction.

Dès que madame de Ribienne, en se levant de table, eût donné le signal de la dispersion, elle accourut vers sa sœur, repoussant presque Amédée dont le devoir prescrit par l'usage était de conduire la nouvelle mariée et de la présenter aux villageois réunis pour la figure d'Annonciade. Son air d'enfant, sa gaieté si radieuse, si communicative, la gentille espièglerie de ses mouvements, tout avait disparu en ces quelques heures d'orage, pour faire place à un état de douceur sereine, voici de la résignation et du sacrifice. Amédée, qui ne savait rien, ne comprenait rien. Il voulait lui parler, l'interroger sur sa pâleur, sur la tristesse qu'il devinait et qui, dans ce jour de fête, le navrait comme le prélude de douleurs infinies.

Mais à tous ses appels, à ses plus tendres prières, Annonciade fut sourde ; car il y avait entre elle et l'âme d'Amédée un effrayant secret qu'elle ne voulait divulguer qu'à la mort. Hélas ! avant que leurs cœurs se fussent épanchés et compris, il se trouvait dans l'âme de la jeune femme un côté fermé à celui auquel, devant Dieu, elle venait de donner sa vie. A toutes les interpellations d'Amédée, elle répondit invariablement : " Je n'ai rien, " cette phrase de convention si banale ou si triste, puisqu'elle est synonyme de : " J'ai quelque chose que je ne peux pas avouer. "

Le jeune professeur commença à éprouver des inquiétudes pleines d'amertumes. Tous les doutes du passé lui revinrent. Il crut que la jeune femme mesurait déjà la médiocrité à laquelle elle venait de se condamner, et que les regrets la prenaient sur le seuil de ce château dont elle allait quitter la vie dorée.

Que ces soupçons étaient loin de la vérité ! Lorsqu'Annonciade

reçut auprès de la serre la révélation du secret de sa sœur, le chagrin qu'elle ressentit fut immense ; mais il porta uniquement et généreusement sur Marie-Sophie. A la réflexion, et mal guidée par l'imagination, la pauvre femme tourna contre elle-même l'arme qui venait de tomber entre ses mains, et travaillant sur cette parole : "Celui dont ma sœur m'a volé l'affection," elle en vint à penser très sérieusement qu'Amédée avait aimé Marie, qu'il l'aimait encore sans nul doute, et que le soir, où Sophie après l'avoir appelée et interrogée dans sa chambre, lui avait dit : "tu l'épouseras et tu seras heureuse," à ce moment même, elle prenait la résolution de sacrifier ses sentiments et d'amener Amédée au même résultat pour assurer le bonheur d'Annonciade. Tout cela était bien absurde ; mais qu'y a-t-il de plus absurde que les déraisonnements de la passion ? Un peu de réflexion eut remis à la mémoire de la petite fée, qu'en quittant la chambre de Marie, ce jour mémorable qu'évoquait son alarme, elle s'était expliquée au parc avec Amédée, sans que sa sœur aînée eût communiqué avec le jeune homme. Annonciade se garda bien de se souvenir de ce qui aurait pu mitiger sa douleur, elle s'y abandonna. Sous l'empire de ses désolantes pensées, elle sentit non pas décroître son affection, mais mourir à jamais toute espérance de bonheur. C'est alors que se ferma ce cœur si tendre, si jeune, si expansif, déchiré en voyant tous les appuis lui manquer à la fois. Jalouse de sa sœur, elle se croyait forcée de l'admirer, et liée à jamais à un homme qui, pensait-elle, s'était dévoué en l'épousant.

Vingt fois, elle fut sur le point d'interpeller Marie et de lui demander la vérité ; puis elle s'arrêta devant la douleur d'assurer ses craintes. Alors, elle chercha à deviner dans les regards, dans les paroles, dans les gestes, dans la tenue d'Amédée, les sentiments de tendresse qu'il pouvait nourrir pour sa sœur ; il lui sembla qu'ils étaient de nature à justifier ses angoisses et sa douleur.

Après avoir conduit Annonciade au milieu du parc, où l'attendait une députation de jeunes filles chargées d'interpréter les vœux des gens du village et d'offrir leurs cadeaux, après s'être soumis à l'usage qui veut qu'à la première table où s'assoient les anciens du pays, le marié trinque familièrement avec ces bons paysans à la santé de la mariée, cette reine du jour, Amédée s'éclipsa pour prendre le bras de Marie-Sophie et lui demander l'explication du changement étrange et subit qui s'était opéré dans la manière d'être d'Annoncia-

de. Ils avaient fait à peine quelques pas sous les arbres, qu'un bruit parti des groupes en lumière leur fit tourner la tête et les fit revenir au point de départ.

Annonciade ouvrait la danse avec le fils du maire du village ; elle aurait bien voulu échapper à cette obligation, car ses forces décroissaient à chaque instant, et la lutte que son cœur venait de soutenir contre les interrogations affectueuses d'Amédée avait achevé de la briser.

Mais que de commentaires n'aurait-on pas faits sur son compte, si elle s'était soustraite à un usage aussi ancien que le village ? Cependant elle ne put aller jusqu'au bout ; quand elle vit Amédée s'éloigner avec Marie-Sophie, le front chargé d'ennuis, un malaise indéfinissable s'empara de la jeune femme, la jalousie fit une invasion terrible dans son âme, et un cri sortit de ses lèvres.

Les voisins d'Annonciade la reçurent à demi-évanouie dans leurs bras, et Marie-Sophie, dont ce léger tumulte avait éveillé l'attention, revint précipitamment vers sa sœur, laissant Amédée s'enfoncer seul dans les allées les plus solitaires du parc.

— Qu'as-tu ? cria-t-elle à Annonciade, la voix altérée par l'inquiétude.

— Remplace-moi, dit la jeune femme parlant avec effort, je suis épuisée.

La pâleur de son visage et de ses lèvres, sa sueur qui perlait à la racine des cheveux indiquaient mieux que des mots la souffrance d'Annonciade. Marie-Sophie la soutint tendrement, et, la voyant défaillante, la conduisit à un banc autour duquel accoururent, malheureusement confondus, les amis et les indiscrets, avides de découvrir un secret et d'épier une intime douleur.

— Qu'on ne s'occupe pas de moi, murmurait la pauvre jeune femme, intimidée par cet entourage qui la regardait curieusement ; ma sœur, je t'en prie, que chacun retourne à la fête.

Marie-Sophie alla vers les bons villageois :

Continuez vos danses, leur dit-elle ; Annonciade éprouve un peu de fatigue, cela ne sera rien et ne doit mettre aucun obstacle à vos plaisirs.

Quoi qu'elle fit, la fête perdit son attrait. La présence de la mariée était indispensable à l'entrain général. Sa jeunesse, sa gaieté faisaient partie du programme ; elle devait être l'âme de la journée.

Bientôt des groupes se formèrent. Des propos de toute nature

se mirent à circuler, surtout entre les personnes, dites du monde ; comme pour payer en ingratitude la généreuse hospitalité des châtelaines. On entendait :

— Ah ! ma chère, que dites-vous ? Il est plus clair que le jour que c'est la mère qui a fait ce mariage ; la petite n'y tenait pas ; elle est si jeune et si étourdie ! A présent elle se repent, mais, comme toujours, trop tard.

— Il paraît que cette fillette à la mine si douce avait une inclination ; cela explique le mariage précipité ; on laisse circuler ses demoiselles comme elle veulent, à la manière anglaise, dit-on, et puis un beau matin on apprend qu'elles ont laissé leur cœur en route, et on prend le précepteur du fils pour éviter une alliance plus désastreuse encore.

— C'est bizarre, mon ami, une mariée qui se trouve mal en dansant ... on pourrait bien en augurer que le cœur n'est pas très-content.

— Pauvre petite, disaient d'autres, on l'a sacrifiée ; on le voyait assez toute la journée ; elle était pâle comme une morte.

— Au dîner elle n'a rien mangé, et j'ai vu des larmes dans ses yeux.

— Comment, vous l'avez vue pleurer ?

— Au moins j'ai vu ses yeux humides.

— Monsieur Arroy l'a vue pleurer...

Le propos alla grossissant, comme le secret de la Fontaine, et, quelques heures après, les bons Argenténaïses rentrés chez eux ne parlaient que du désespoir d'Annonciade qu'on avait mariée par force.

Et ceux dont on s'entretenait si indignement s'adoraient l'un et l'autre, quoique séparés du bonheur.

(A suivre.)

Avez-vous acheté la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché 50 cts, Relié 60 cts.
Franc de port.

Avez-vous lu les HOMONYMES SIMPLES ?